

Gheorghe Mihai ȚIPĂU, *Identitate post-bizantină în sud-estul Europei. Mărturia scrierilor istorice grecești*, Bucarest, Editions du Musée National de la Littérature Roumaine, 2013, 239 p.

Dès les premières pages on s'aperçoit que ce travail est capable de fournir aux étudiants roumains en histoire et philologie les connaissances nécessaires dans un domaine dont l'accès est réservé aux spécialistes. Notre jeune collègue, détenteur d'un doctorat à Athènes, a le droit de servir comme intermédiaire à l'usage de ceux qui ne peuvent utiliser le texte original des sources, de sorte que les informations concernant les auteurs des XV^e–XVII^e siècles peuvent remplir une fonction auxiliaire dans l'enseignement.

Les premiers historiens post-byzantins présentés ici ont déjà bénéficié de traductions en roumain : Critobule, Laonikos Chalcocondyle, Doukas et Sphrantzès, lesquels ont l'avantage d'avoir été interprétés par un éminent savant, V. Grecu. Țipău a employé aussi des éditions plus récentes et a ajouté ses propres considérations sur les représentations ethnographiques rencontrées dans ces textes, soit sur les Hellènes, voire Rhomées, soit sur les peuples étrangers. Parfois, l'un de ses commentaires n'est pas incontestable, par exemple lorsqu'il soutient que Mehmed II ne lisait pas le grec (le contraire est prouvé par Julian Raby, *Mehmed the Conqueror's Greek Scriptorium*, *Dumbarton Oaks Papers*, no. 37, 1983, pp. 23–24). En revanche, la minutieuse analyse à laquelle il soumet le fameux passage de Doukas selon lequel le turban turc eût été préférable à la *kalyptra* des Latins est convaincante. Il s'agirait d'une couronne portée par un monarque catholique. Cependant, pas l'empereur Frédéric III, dont on savait l'attitude indifférente envers le danger ottoman. Une couronne royale pourrait être celle de Naples, car Alphonse d'Aragon s'était déclaré prêt à prendre la défense de Constantinople. Ou plutôt un bonnet dogal, comme celui de Venise (dans ce cas, les mauvais souvenirs expliqueraient la méfiance de Loukas Notaras). Le dernier des chroniqueurs du XV^e siècle dont il est question ici, Constantin Laskaris, est un copiste, collectionneur et compilateur dont la *Synopsis historion* est conservée à la Bibliothèque Nationale de Madrid en un seul manuscrit imparfaitement édité.

Les œuvres du XVI^e siècle que nous nous attendions à trouver sont l'*Ekthesis chronica*, la chronique de Boustron sur la Chypre des derniers Lusignan, la chronique de l'an 1570, mais il eût fallu ne pas omettre le *Chronicon majus*, donc les interpolations ajoutées à Sphrantzès par Macaire Melissenos (sur cet auteur voir aussi I.K. Hassiotis, Makarios, *Theodoros kai Nikephoros oi Melissenoi* (Melissourgoi), Thessaloniki, 1966). Ensuite, Țipău offre ses propres recherches sur plusieurs érudits grecs et leurs écrits: Jean Malaxos, qui a recueilli d'anciennes inscriptions de Constantinople, Manuel Malaxos, auteur d'une *Synopsis historion* et d'une *Histoire des patriarches de Constantinople*, Théodose Zygomalas, fameux pour ses relations avec Crusius et pour son *Histoire politique de Constantinople*. A ce même groupe de savants de la fin du XVI^e siècle appartenaient Hiérax, grand logothète de la Grande Eglise, et l'auteur anonyme de la *Chronique des Sultans turcs*. Ce dernier texte donne quelques références aux pays roumains : entre autres, un personnage Markos Fontis serait «voyvode de Valachie et de Bogdanie», Fontis étant manifestement *Vodă* (roum. prince).

Au siècle suivant, ce genre historiographique connaît une diffusion beaucoup plus grande, à cause de l'impression (à Venise). Des deux chronographes publiés par Apostolos Tzizaras et par Matthieu Kigalas, le plus répandu fut le premier, attribué à un Hiérothée ou Dorothee, métropolitain de Monembasie. Même après avoir été imprimés, de tels textes ne cessaient pas d'être copiés à la main. Enfin, une autre chronique étudiée par Țipău est une histoire locale, les mémoires du pape Synadinos de Serrès.

L'objet de cette enquête a été de poursuivre l'évolution des noms ethniques à travers les écrits historiques, en langue cultivée ou en grec vulgaire. Du point de vue philologique, le résultat était prévisible: les peuples et les événements étrangers n'ont pas une grande place dans la vision des auteurs grecs de cette époque, car leur horizon se limite aux Balkans et à la Méditerranée (jusqu'en Egypte, une lointaine extrémité de l'Empire ottoman, *Misiri*). Le regard sur soi-même reconnaît des Hellènes ou des Rhomées, sinon tout simplement des chrétiens, tandis que les catholiques sont Latins ou Francs.

Andrei Pippidi